

LES HIVERNANTS (SURTOUT BRITANNIQUES) SUR LA RIVIERA

Marc Boyer

Rien n'est donné; tout ou presque fut inventé. Les articles, rapports, ouvrages qui traitent de la Riviera, commencent souvent par de pesantes énumérations des facteurs et atouts sensés expliquer la naissance, le développement et le succès de la Riviera. Cette démarche n'est pas explicative. Elle occulte le rôle des initiateurs, la part des hasards et le caractère socioculturel de cette migration singulière qui, apparue vers 1760, fut majeure jusqu'à la crise de 1929.

Le déclin fut rapide. D'autres attraits élitistes avaient pris la place pour l'hiver ; mais l'observateur peu averti pouvait croire que l'hiver dans le Midi avait cédé devant une migration estivale qui était massive. C'est ce qu'écrivit, en 1936, le journal Gringoire. Un de mes livres récents, *L'hiver dans le Midi*¹ présenta ce que M. Agulhon appelait « une histoire d'hier ». Une histoire finie, certes, mais qui a beaucoup marqué la fin du XIXe et le XXe siècle. Ainsi fut créée une région thématique, sans cadre naturel évident, mais avec un contenu historique, un nom incertain, tantôt la *Riviera*, et tantôt la *Côte d'Azur*, un ensemble d'icônes, une végétation importée et acclimatée qui transformait « une gueuse parfumée » en Eden –le Paradis-jardin. Le décor bâti a une tonalité kitsch. C'est cette ambiance qu'apprécièrent des Nord-Américains qui, pourtant, avaient, chez eux, la Floride.

L'Histoire de la Riviera est un chapitre majeur de l'histoire du tourisme –ce qu'ont montré mes diverses publications. Elle a donné une orientation nouvelle aux monographies locales quels qu'en soient leurs auteurs².

● L'invention de l'hiver dans le midi

Ce qui caractérise le XVIIIe siècle, par rapport aux siècles antérieurs, c'est qu'il fut une grande période d'invention, de novation, de révolution, touchant tous les domaines. Les Britanniques jouèrent un rôle exceptionnel.

- Inventions politiques – de l'exécution du roi Stuart au début du XVIIIe à la Révolution française.

- Inventions scientifiques et techniques, avec la machine à vapeur (Watt) machines textiles.

- Révolution agricole, d'abord anglaise, avec la suppression de la jachère et les nouveaux assolements.

- Mise en place d'une monnaie indépendante (livre sterling) et invention du système bancaire moderne.

La liste pourrait être beaucoup plus longue. Elle serait incomplète si elle ne comprenait pas les grandes inventions dans le domaine des migrations. Jusque là, les riches oisifs détenteurs du pouvoir pratiquaient la double résidence : hôtel dans la ville capitale et château ou manoir sur leurs terres, sources de revenus.

¹Marc Boyer. *L'hiver dans le Midi. L'invention de la Côte d'Azur*. Préface de Maurice Agulhon, Professeur honoraire au Collège de France. Ed. L'Harmattan. 2009.

²Citons au moins *L'histoire de Nice* de R. Latouche (t.3), *L'histoire de Nice et du pays niçois* de P. GONNET (1976), celle d'A. Compan (1979) , et Max Gallo, *La baie des anges* (3 vol). Pour ne pas être trop incomplet on devrait ajouter des ouvrages parus à l'étranger comme :

- Nash Dennison, *The rise and fall of of an aristocratic tourist culture...* Annals of Tourism 1979.

- Savelli A., Bodson D., Boyer M. et alii *Il Mediterraneo com systema turistico complesse*, 1988, 255p.

- Nocifiora G., Boyer M. et alii, *Il turismo mediterraneo*. Coll. Uta Sapienza, 1993, 310 p.

Au XVIIIe, la migration oisive des plus riches se diversifie. Les Anglais inventent et perfectionnent *The Tour*, ou *The Grand Tour* qui conduit le jeune aristocrate à travers l'Europe, avec le voyage d'Italie et un peu de séjour en France (et Hollande). Prendre les eaux n'est plus seulement une corvée thérapeutique, mais le plaisir mondain de l'été, avec des séjours d'un mois environ dans les *resorts* (stations) à la mode. Bath, en Cornouaille, fut l'initiatrice début XVIIIe ; à la fin du XVIIIe et au début du XIXe, plusieurs villes d'eaux européennes continentales se disputent la faveur des riches : ce sont surtout les *Baden* germaniques ou de l'Europe Centrale, mais aussi Aix-en-Savoie, Vichy, quelques stations pyrénéennes. Dans la deuxième moitié du XVIIIe apparaît une variante balnéaire océanique avec la naissance de Brighton, dans le Sud de l'Angleterre. Dans le premier tiers du XIXe, surgissent les premières stations balnéaires sur le Continent européen, Ostende, en face de l'Angleterre, est pionnière. En France, Dieppe, fut la première.

Le XVIIIe, enfin, a multiplié les formes de résidence oisive en Europe ; c'est surtout la période de paix retrouvée- après 1763- qui fut la plus inventive. Les riches propriétaires terriens transforment leurs résidences campagnardes, ajoutant des « english gardens ». Les Britanniques, puis une partie des rentiers européens, choisissent quelques villes européennes pour y faire de longs séjours ; parce que, disent-ils, ces villes offrent un climat plus agréable, qu'il y a une vie de société plaisante. Ainsi en France, fin XVIIIe, on pourrait citer Montauban, Montpellier, Avignon, Aix, Valence, Lyon (choix contesté par Smolett), Nice ; Nîmes est toujours visitée, mais elle n'est pas ville de séjour. Toulon, Hyères, Nice sont habituellement citées ; et plus à l'Est, San Remo, Livourne et Pise.

La plupart des historiens s'accordent à dire que Hyères et Nice furent les plus anciennes « places de santé » pour de larges séjours hivernaux. La plus ancienne des deux fut peut-être Hyères ; le début sur ce point a peu d'intérêt. Peut-être faut-il rappeler ce qu'écrivait l'incontestable découvreur de Nice, Tobias Smolett :

« Hyères, la première, eut l'idée de mettre ses dons bénis au service de la maladie et de la désespérance ».

Et constater que les principales « cités d'azur » du XIXe, qu'il s'agisse de Cannes, Monaco, Menton ou San Remo, n'étaient, au XVIIIe ni connues, ni fréquentées.

Autre certitude : Smolett, s'il n'a pas été stricto sensu, « l'inventeur de Nice », fut le premier qui par ses écrits, l'ait consacré comme « place de santé ». Ses *Letters to Nice from Nice*, parues en 1766, eurent un vif succès. Smolett était médecin ; cela donna du poids à son choix de Nice. D'où venait cet avantage climatique ? La question, fin XVIIIe siècle, fit débat. Saussure qui fut hivernant, mesura, en profondeur, la température du golfe de Gênes et conclut : « cette mer fermée était un réservoir climatique ».

A la Révolution française, les éléments constitutifs de l'hiver dans le Midi sont en place. Les hivernants étaient encore peu nombreux et principalement présents en deux villes, Hyères et Nice. La saison d'hiver ne fut pas balayée par la coupure de la Révolution et de l'Empire, et d'ailleurs, l'hivernage ne fut pas totalement interrompu. Ces raisons d'hiverner combinaient plusieurs éléments :

- le primat consacré des voyages en Italie ; la Provence était sur le chemin de l'Italie.
- l'habitude chez les riches oisifs britanniques (ou autres) de séjourner six mois (d'hiver) dans certaines villes de la moitié Sud de la France.
- l'admiration pour la végétation exotique importée ; l'oranger- par son nom, la couleur de son fruit, avait pris une valeur mythique.
- la conviction nouvelle que le voyage en Italie, le séjour en Provence doivent être évités l'été, et sont préférables l'hiver.

Le « paradique hivernal de la Riviera », vers 1789, était établi. Quelques riches familles, surtout britanniques, le connaissaient. Leur notoriété compensait leur petit nombre. En 1788, cent cinquante familles surtout britanniques hivernèrent à Nice et une cinquantaine à

Hyères. Leur présence, c'est-à-dire, leurs dépenses somptuaires, observait Bonifassy, s'élevèrent à 300 000 livres, soit l'équivalent « d'une année d'huile ». Référence évidente : la vente de l'huile d'olive était la première exportation du pays de Grasse et de Nice.

La coupure 1792-1815 ne fut pas totale. Les Anglais, par exemple, revinrent dès la signature de la paix d'Amiens. De grands notables français vinrent, nombreux, hiverner. En commençant par Bonaparte. Le général résida à Hyères, en 1793, pendant le siège de Toulon. « Madame mère » séjourna plusieurs hivers à Hyères ; de même Pauline Bonaparte –elle allait ensuite prendre les eaux à Gréoulx. Non seulement Napoléon 1^{er} encouragea sa famille à hiverner sur la Côte, mais il choisit ces villes d'hiver pour les résidences forcées de personnalités : Savone pour Pie VII, Nice pour le roi d'Espagne.

La vente de Biens Nationaux permit la constitution de vastes domaines. J.B. Filhe fut un modèle d'habile spéculateur, sur son domaine, il introduit de nombreuses espèces tropicales³. L'Empire entreprit de nombreux travaux routiers pour que Nice ne soit plus un cul-de-sac. Ainsi fut améliorée la liaison avec Coni par le col de Tende, construite la route de la Corniche. La promotion de la région du Sud fut assurée par la publication de beaux ouvrages, comme le très érudit *Voyage dans le Midi de la France*, en sept volumes de Millin. Autant de signes d'attente d'un développement futur. Mais jusqu'à l'arrivée de Brougham, Nice et Hyères restèrent seules.

● Le grand siècle de l'hiver dans le midi (1834-1929)

Ce Midi, n'a pas un nom bien précis avant que les Anglais n'imposent celui de Riviera et que Stephen Liegeard ne propose (en 1887), celui de Côte d'Azur.

Le Midi, vers 1830, se limitait à deux villes d'hiver. Pendant un siècle, jusqu'à la crise de 1929, son attrait prit une ampleur inouïe, une extension géographique très vaste à l'Ouest, à l'Est, au Nord (jusqu'à Cannes et même Nyons). En chemin, les Britanniques imposèrent un nom *la Riviera*. Et en 1887, l'homme politique bourguignon Stephen Liegeard proposa, en 1887, le terme de *Côte d'Azur* qui devait s'imposer que bien plus tard quand les élus niçois, dont Jean Médecin, voulurent établir des distances avec Marseille, capitale régionale contestée.

Pendant la première moitié du XIXe et un peu au-delà, la fonction thérapeutique est mise en avant. La tuberculose, sous la forme pulmonaire surtout, est « le mal du siècle ». La réaction des médecins est d'encourager les malades riches à fuir les froids humides du Nord de l'Europe et de choisir de résider dans les *health places*. Des médecins, pour eux-mêmes, leur famille, leur clientèle, cherchent à justifier des choix, à montrer qu'il n'y a pas que Nice et Hyères. Ils publient des traités, suscitent de fécondes controverses. Il suffit d'établir un bilan : les auteurs anglais sont, en effet, les plus nombreux. Les critères se précisent. Le meilleur est sans doute la température moyenne de janvier ; vient ensuite la protection du vent du Nord. A ce titre, l'œuvre du Dr Benett est essentielle : il classe les *winter climates*, montre la supériorité de Menton, la mieux abritée. Il s'y installe, pour se soigner et exerce la médecine. Benett et bien d'autres soulignent aussi que Nice et Hyères ne peuvent prétendre au monopole que l'aire géographique de l'hiver dans le Midi est beaucoup plus vaste.

La liste des hivernants célèbres, l'énumération de leurs Guides et Traités, la présentation des nouvelles villes d'hiver serait lassante. Il faudrait énumérer les maréchaux d'Empire dont beaucoup moururent dans les villes d'hiver ; ainsi Gouvion Saint-Cyr. La plupart des écrivains de l'époque romantique séjournèrent sur la Côte, découvrant d'autres sites ; ainsi Jules Verne avec Antibes. Mérimée était un grand partisan de Cannes et regrettait que l'on attribuât sa découverte à Brougham.

³Aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, de nombreux dossiers en témoignent.

La Côte -ou plutôt certains lieux privilégiés- fut choisie par de riches hivernants qui voulurent sortir telle ou telle ville d'hiver de sa somnolence. Hyères fut la première à bénéficier de ces interventions de mécènes. A. Denis qui en fut longtemps le maire, Stuetz Costa de Beauregard et surtout Alexis Godillot furent les figures marquantes. Godillot (+ 1899) avait une ressemblance étonnante avec Napoléon III ; il avait aussi une fortune considérable acquise comme fournisseur des armées ; les fantassins français ne pouvaient oublier ses souliers. Godillot s'intéressa à Hyères où il hivernant et voulut lui donner un grand développement.

L'époque romantique vit surgir de nouveaux venus, appelés à un grand succès. Le hasard fut à l'origine, en 1834, de la découverte de Cannes par lord Brougham and Vaux, ancien chancelier du Royaume Uni. Il se rendait en Italie ; à cause de l'épidémie de choléra, il est arrêté à la frontière du Var. Il ne veut pas revenir en Angleterre, craignant être la risée de ses compatriotes. Il cherche un lieu où se fixer, et découvre Cannes. Malgré la mauvaise humeur de P. Mérimée qui avait vécu à Cannes de 1855 à sa mort en 1870, les contemporains ont reconnu les titres de Brougham. John Leader, en 1857, lui écrivit : « Si vous n'avez pas créé Cannes, vous l'avez découverte pour le monde civilisé ».

Le grand mérite de Brougham fut sa décision de se faire construire une belle demeure pour l'hiver. Ayant consulté les *Brougham Papers* au London University College, j'ai constaté la passion méticuleuse qu'il mit à diriger les travaux de la construction de la *villa Eleonore Louise* dont la première pierre fut posée en 1835. Déçu alors de ne pas revenir au pouvoir, Brougham à partir de 1835 se consacra très largement à cette construction. Sa villa, sur trois plans, offrait 500m² habitables. Sa construction coûta 94000 francs. Brougham fut imité par plusieurs aristocrates britanniques dont Woolfield. Plusieurs de ces villas étaient de grande dimension et avaient une certaine prétention. Jaloux sans doute, Mérimée se gaussait de « cette foule de maisons grotesques ».

Le résultat est impressionnant : vers 1870-75, Cannes reçoit chaque hiver huit cents familles, en grande majorité britannique ; les trois quarts hivernent dans des villas, possédées ou louées à des compatriotes. Sur la demande des hivernants et avec leur participation, la ville de Cannes construit *la Croisette*, achevée dès 1872. Après La Croix des Gardes, d'autres collines reçoivent des lotissements luxueux dont la colline de La Californie. Au début de la IIIème République, la position de Cannes est acquise. C'est une ville d'hiver élitiste. Le duc de Vallombrosa, en 1862, avait créé le *Yatching Club* qui organisa des régates. La construction d'hébergements de confort et souvent luxueux caractérise la période 1870-1930. Il s'agit à la fois de villas et de châteaux, mais aussi d'hôtels qui s'établissent surtout sur la Croisette ou à proximité. En 1900, Cannes offre quatre mille chambres réparties en quatre-vingts hôtels dont une dizaine de qualité supérieure ; tous alors sont fermés l'été.

Nice profita d'avoir été une des deux doyennes des « health places », d'être devenue française en 1792. Elle ne pâtit pas de n'être pas desservie par le chemin de fer ; Hyères, au même moment, ne l'était pas non plus. Le Rattachement, en 1860, lui fut favorable ; au demeurant, c'est bien ce qu'avaient espéré les Niçois eux-mêmes. Enfin, la création, décennie après décennie, d'autres villes d'hiver avait pour avantage de maintenir Nice en position centrale, dans cette région de l'hivernage qui s'étendit peu à peu de Hyères à Rapallo. Tout cela préparait Nice à nouer peu à peu le rôle de capitale d'hiver.

Nice donne l'exemple : l'installation des hivernants ne se fait jamais au coeur des vieilles villes, mais à leur périphérie, dans les jardins et vergers où les notables locaux leur louent, pour l'hiver, leurs maisons de campagne. La ségrégation élitiste des hivernants s'établit à Nice, de l'autre côté du Paillon, dans le faubourg de la Croix de Marbre ; à Hyères, dans les jardins au-delà de la place de la Rade ; les hivernants à Cannes élisent la colline de La Croix des Gardes. Pendant le premier demi-siècle, les hivernants furent des locataires en meublés.

Après 1850, beaucoup suivirent l'exemple qu'avait donné, à Cannes, lord Brougham : ils construisent selon leur goût, comme l'explique Taylor qui, à Cannes, a imité Brougham. Les villas locales ne lui conviennent pas : « Il veut montrer aux indigènes de Provence la différence entre un home anglais bien aménagé et leurs châteaux (en français dans le texte) »⁴.

Tous les voyageurs et hivernants ont vite apprécié cette ségrégation et le plaisir de se trouver dans leur ville et leur maison. Alexandre Dumas l'avait souligné à Nice, dès 1840 : « Il y a deux villes à Nice, la vieille ville et la ville neuve, *l'Antica Nizza* et la *Nice new*, la Nice italienne et la Nice anglaise »⁵.

Ce sont les hivernants eux-mêmes qui prennent les initiatives d'urbanisme. Ainsi ils construisent des avenues pour leurs *promenades*.

A Nice, l'initiative en revient, en 1821, au Révérend Lewis Mayer et à son beau-frère qui, le long de la mer, édifie *le chemin des Angles*; la Promenade des Anglais fut, au cours des deux siècles, agrandie, embellie, prolongée... Et imitée ; sous le Second Empire, à Cannes, on utilise les gravats de la construction ferroviaire pour édifier *la Croisette* cœur de la ville de séjour élitiste. Hyères, elle, était à quatre kilomètres de la mer. Un hivernant, Alexis Godillot voulut qu'elle en eut aussi un : ce fut le boulevard des Palmiers qui relie la place de la Rade à la mer et attire le Casino, les belles villas.

L'écrivain Alphonse Karr fut un des premiers français à avoir hiverné à Nice; il est un bon témoin de sa transformation. Ce républicain avait fui la France après le coup d'Etat de 1851 ; suivant le conseil donné par son ami Pillet consul de France à Nice (le dernier qui ait assumé cette fonction). A Nice, Karr s'adonne à la culture florale expédiant à Paris ses productions. Les fleurs et ses enthousiasmes épistolaires servirent la réputation de Nice dans le public français. A.Karr ne cachait pas son mauvais caractère. « Karr avance et raille », « Karr rosse », écrit-il. Nice, pour lui, devient un « Karr naval », bruyant où sévit par exemple la cousine de l'Empereur, Marie Bonaparte qu'il appelle « la princesse Brouhaha ». Karr, finalement, ne supporte plus : en 1867, il quitte Nice pour se réfugier là où les hivernants sont encore rares, à Saint-Raphaël. IL y fait construire sa villa « la maison clos » protégée par des haies de cactus.

Les propos anecdotiques de Karr sur Nice nous montrent à la fois la domination britannique maintenu, mais aussi la venue des Français, déjà les plus nombreux sous le Second Empire et -enfin- l'arrivée des Russes, à partir de 1856. Le fait initiateur fut la venue de l'Impératrice Alexandra Feodorovna qui passa l'hiver 1856-57 à Nice. Elle logeait dans la villa Avigdor ; cette villa d'un banquier niçois était la plus belle et située à l'écart, sur la colline de Cimiez. L'Impératrice circulait beaucoup en carrosse dans Nice, faisait de grandes promenades à pied ; elle reçut pendant l'hiver plusieurs grands ducs et duchesses. Nice fut ainsi connue de l'aristocratie russe et les Niçois très flattés de cette présence- 149 familles russes hivernèrent à Nice en 1856-57. Les hivers suivants, ce nombre fut maintenu. Chaque hiver, vinrent des membres de la famille impériale, des écrivains tels Gogol ou Herzen, des nobles russes polonais, moldo-valaques.

A la fin du Second Empire, la primauté de Nice comme ville d'hiver est nettement établie elle à la plus importante colonie britannique et la seule colonie russe. Elle est adoptée par les rentiers français. Le chemin de fer -enfin arrivé- a beaucoup fait pour ce succès. Le P.L.M. qui n' pas ménagé ses efforts, se félicite du succès de la Riviera française plus tôt rattachée à l'Empire du Nord que la Riviera italienne. Le Conseil d'administration du P.L.M. exprime, annuellement, la satisfaction des actionnaires comblés. La multiplication de très belles affiches sur Nice et les autres villes d'hiver françaises montrent que le P.L.M. entretient la réputation flatteuse. Cela continue encore fin XIXe siècle ; les rapports annuels du P.L.M.

⁴Alexandre Dumas père, *Impressions de voyage*, 1841, p.83.

⁵Alexandre Dumas père, *Impressions de voyage*, 1841, p.83.

soulignent alors que « la Côte d'Azur se démocratise ». Les esprits chagrins, eux, disent alors qu' « elle s'encanaille ». Ce qui est vrai aussi.

Pendant le dernier tiers du XIXe siècle et le début du XXe, les articles de la grande presse, les libellés et ouvrages divers se sont multipliés sur Nice et la Côte d'Azur. L'éloge du climat et de la végétation alternent avec la critique des « constructions grotesques », la satire des mœurs, la dénonciation de cette ostentation. Il faut croire que le public aime cela et en redemande. Les grands écrivains qui ont choisi Nice ou une autre localité plus calme rappellent que la Côte d'Azur est autre chose et se réfèrent aux fondateurs, comme Alphonse Karr dont Lamartine louait ainsi la sagesse :

« Bravo pour avoir osé abandonner la plume et avoir pris la brèche.

Comme je vous envie !... A. Karr, dans son jardin c'est un paysage de Poussin, un coucher de soleil au bord de la mer ».

A. Karr fut continué par Théodore de Banville qui écrivit *La mer de Nice*. Au moment de l'Annexion, plusieurs auteurs commencent à écrire que les hivernants ont tort de quitter Nice dès avril ; ils se privent du plaisir d'observer l'éclat de la végétation, les plus belles floraisons.

La Côte d'Azur n'est pas qu'un refuge pour valétudinaires ou un lieu de perdition mondaine. Après 1890, certains font la promotion d'une Côte d'Azur sportive ; le climat en permet la pratique en toute saison. Sur terre, avec le golf, l'équitation, le tennis qui fut introduit ici avant la région parisienne. Sur mer aussi, avec les régates lancées par le duc de Vallombrosa. Les attractions y sont de plus en plus nombreuses. N'oublions pas la place des compétitions automobiles.

● L'âge d'or du tourisme élitiste de la Côte d'Azur et les mutations du XXe siècle

Entre 1890 et 1914, on peut parler d'un âge d'or de l'hiver dans le Midi et d'une Côte d'Azur à son zénith. La Côte d'Azur, depuis Stephen Liegeard, a un nom ; il progresse en notoriété. La Côte d'Azur est désormais sans rivale. Pas de concurrents sérieux sur la côte au-delà de Toulon. Les rivaux atlantiques –Pau, Biarritz Arcachon, n'ont pas progressé au même rythme ; et fin XIXe, Pau est même en déclin. Les villes d'hiver du golfe de Gênes ont progressé comme la Riviera française ; les rivages italiens au-delà de Rapallo n'ont vu naître qu'un nombre limité de villes d'hiver. La Côte d'Azur et les Rivières di Ponante e di Levante, vers 1900, sont sans rivales sérieuses. Leur progrès ne s'est pas fait selon l'image simpliste de la tache d'huile, mais sur la dynamique d'une surenchère élitiste multiforme. Les anciennes stations, fin XIXe, et encore -une dernière fois- après 1920- se redonnent un coup de jeune, en construisant des palaces plus beaux, des villes plus grandioses ou plus osées. C'est une permanente quête ostentatoire du plus beau, du plus riche.

Pendant une génération –vers 1860- 1890- la compétition se fit surtout sur le plan médical : l'argumentation portait sur la valeur climatique du lieu. Le maître en la matière avait été le Dr Bennett, auteur des ouvrages sur les *winter climates*. Bennett avait donné la primeur à Menton. Ses atouts exceptionnels ne furent plus contestés par la suite. Fin XIXe, les motifs de choix se diversifièrent. Les uns couraient vers le luxe, l'animation mondaine quand d'autres tentaient de trouver le refuge idéal, le lieu jusque là préservé. Les caps ou les presqu'îles sont alors recherchés: presqu'île de St Tropez, cap Nègre, cap Benat, cap Martin, cap Ferrat. Certains promoteurs tentent de concilier les aspirations contradictoires en édifiant des palaces au cœur de forêts ou de sites uniques. Ainsi furent édifiés, au cap d'Antibes, le *Grand Hôtel* et *l'Eden Roc*. Les Rothschild se protègent dans la villa *Ile de France* au Cap Ferrat. Le grand capitaliste germain du Crédit Lyonnais opte pour Cimiez, consacré par le séjour de l'impératrice Victoria.

A la fin du XIXe, la quête de l'exceptionnel peut conduire certains hivernants vers des lieux à l'image plus exotique... On peut citer dans l'Atlantique, Madère et dans l'espace

méditerranéen, Opatija, Corfou, Malte, l'Égypte et la Crimée. Les Nord-Américains, à leur tour, trouvent en Floride ce qu'ils allaient chercher sur la Côte d'Azur. Mais ces décors ne changent pas ; ni le mélange des motivations : thérapeutique et mondaine mélangées.

Les grandes mutations se situent un peu avant 1914. Une courte période (1919-29) peut faire croire que les migrations élitistes de l'avant-guerre ont repris comme avant. Illusion encore que de croire que tout vient de la conjoncture défavorable. Les causes sont structurelles. Avec l'effondrement des Empires austro-hongrois, IIe Reich, Empire tsariste, c'est toute la société aristocratique qui disparaît. La couche sociale des rentiers est laminée. Leurs goûts, leurs pratiques, leurs préférences sont « up-to-date ». Il y a longtemps, déjà, que les mœurs ont changé quand les responsables de la Côte d'Azur s'en aperçoivent. Ainsi en est-il de la nouvelle mode des sports de glisse sur neige et glace qui commencent à être à la mode à la fin du XIXe. C'est seulement en 1906 que certains hôteliers de la Côte d'Azur ont eu le premier soupçon : si cela expliquait la disparition de leur ancienne clientèle ? Ils envoient à Davos et St Moritz des espions qui retrouvent dans les stations de ski suisses naissantes leurs anciens clients.

Ce ne sont pas des professionnels méridionaux de tourisme mais des Nord-Américains qui ont découvert, initié l'attrait estival de la Méditerranée dans les années 1925-27. Ils s'appellent Gould, Fitzgerald ; ils trouvèrent littéralement Juan-les-Pins, la lancent. Il faut attendre 1928 pour que le *Carlton* de Cannes décide d'ouvrir aussi l'été- ce qu'il n'avait jamais fait. Pendant quelques années, autour de 1930, quelques stations comme Cannes pratiquent la double saison touristique très profitable tandis que d'autres villes d'hiver-Hyères, Menton, Grasse- persuadées qu'elles sont les mieux placées pour la seule saison imaginable, l'hiver, restent au bord du chemin.

Arrive la deuxième guerre mondiale, les occupations, les destructions pour certains établissements, les dégâts à réparer. La reconstruction de la Côte d'Azur ne fut pas rapide. Du point de vue strictement touristique, la seule grande fréquentation devenait estivale. Les anciennes villes d'hiver étaient maintenant concurrencées par de nouvelles venues –les stations du Languedoc par exemple ou celles de la côte entre Toulon et Marseille. Quantité d'établissements de l'ancienne grande station d'hiver furent reconvertis, vendus en appartements. Tout le monde (ou presque) dut se mettre à la nouvelle heure, qui était celle de l'été. Plusieurs stations, comme Grasse, durent admettre qu'elles avaient un beau passé plutôt qu'un bel avenir. Certains lieux méditerranéens qui avaient joué un rôle très modeste du temps du grand tourisme d'hiver devenaient maintenant de grandes destinations; ainsi la Corse qui autrefois se limitait à quelques séjours climatiques à Ajaccio et l'Ile Rousse... était, est toujours une destination très appréciée.

Cannes, autrefois distancée par Nice, devient peu à peu la station référence d'un tourisme méditerranéen français et cosmopolite à la fois, attirant pour sa vie mondaine, ses activités sportives, mais surtout son attrait culturel, son Festival de Cannes qui est le grand événement de toute la Côte d'Azur. Saint-Tropez, après sa période Colette, a une nouvelle vie avec Brigitte Bardot et symbolise le nouvel attrait de la nouvelle vague. L'élitisme n'a rien perdu de son dynamisme et de sa capacité à inventer de nouveaux lieux, de nouvelles pratiques. L'ancienne Côte d'Azur n'est pas du tout marginalisée, mais largement internationalisée.

